fois noircies, il avait encore deux ou trois heures de simple présence, qu'il employait à lire, en prenant des notes, les volumes empruntés par lui, chaque matin, à un cabinet de lecture de la rue Royer-Collard ; car il s'était déjà aperçu qu'on sort du collège à peu près ignorant et ayant, tout au plus, appris à apprendre. Il s'échappait du ministère à la nuit tombante, regagnait son faubourg par le boulevard des Invalides et le boulevard Montparnasse, qui, à cette époque, étaient encore plantés d'ornes séculaires ; et parfois, courant devant lui, l'allumeur, armé de sa lance à feu, faisait brusquement éclater les larges jets de gaz, sous les squelettes des vieux arbres défeuillés. Cette promenade, qu'Amédée s'imposait par hygiène, le ramenait vers six heures devant un repas d'artisan, au fond de la petite crémerie située en face du Val-de-Grâce, où il avait pris ses habitudes ; puis il remontait dans son grenier à rimes, rallumait poêle et lampe, et hardi ! à la besogne jusqu'à minuit ! Cet effort ardent, continu, cette tension de la volonté, entretenaient dans son esprit la chaleur, la verve, l'excitation, indispensables à la production poétique. Sa pensée, sans cesse épanouie, était prête à recevoir les germes que souffle le vent mystérieux de l'inspiration ; et, par instants, stupéfait de voir sa plume courir si rapidement sur la page, il s'arrêtait plein de l'ineffable orgueil d'avoir ainsi réduit à l'obéissance les verbes et les rythmes, et il se demandait quelle puissance surnaturelle lui permettait de charmer ces farouches et divins oiseaux.

Le dimanche, il se faisait apporter à manger par la concierge de sa maison, piochait toute la journée et ne sortait que vers cinq heures de l'après-midi, pour aller dîner chez maman Gérard. C'était la seule distraction qu'il se permit, ou, pour mieux dire, la seule récompense qu'il s'accordât. Il traversait tout Paris à pied, achetait, rue Fontaine, un gâteau pour le dessert, puis grimpeait sans fatigue, grâce à ses jambes de vingt ans, jusqu'à ces ruelles escarpées et solitaires du sommet de Montmartre, éclairées alors par les derniers réverbères à poulies, et où l'on pouvait se croire dans un coin perdu de province.

On l'attendait pour servir la soupe, et le jeune homme, vêtu de noir, s'asseyait entre la veuve et les deux orphelines.

Hélas ! comme elle est devenue austère, à présent, la vie de ces pauvres femmes ! Damourtte, l'ancien prix de Rome, le membre de l'Institut, s'est tout de même rappelé qu'il avait fait jadis des charges d'atelier avec Gérard, et a obtenu pour sa veuve un secours annuel de la direction des Beaux-Arts. Mais c'est une aumône, — à peine de quoi payer le loyer. Heureusement, la bonne Louise, qui a déjà l'air d'une vieille fille, à vingt-trois ans, court la ville toute la journée, avec son rouleau de musique sous son châle de deuil. Elle a beaucoup de leçons, et plus de vingt maisons dans Paris sont devenues, par ses soins, à peu près inhabitables, à cause des fillettes aux mains rouges qui les font trembler au fracas des gammes chromatiques. Le gain de Louise constitue donc aujourd'hui le plus clair revenu de la famille. Quel paradoxe étrange que la vie sociale dans les grandes cités, où la *Dernière pensée de Weber* peut rapporter le prix d'un pain de quatre livres, et où l'on paie la note de l'épicier avec le produit du *Menuet de Boccherini* !

Malgré tout, on a peine à joindre les deux bouts chez les Gérard, et la petite Maria a voulu se rendre utile, elle aussi, aider sa mère et sa sœur. Elle a toujours montré de grandes dispositions pour le dessin ; autrefois, son père lui a donné quelques leçons de pastel. Maintenant elle va travailler au Louvre, s'exerce à copier les Chardin et les Latour. Elle va là toute seule. C'est même un peu imprudent. Elle est si jolie ! Mais Louise n'a pas le temps de l'accompagner, et maman Gérard est bien forcée de garder la maison, pour faire le ménage et la cuisine. Aussi l'apparition de Maria au Musée a déjà troublé le cœur de bien des jeunes rapins. On signale plusieurs cas de tristesse persistante et de perte d'appétit dans l'atelier de Flandrin ; et deux élèves de Signol, qui se sont surpris à rôder autour de la jolie copiste, se haïssent secrète-

ment comme des rivaux et roulent dans leur esprit des projets de duel à l'américaine.

Dire que Maria n'est pas un peu flattée de voir tous ces jeunes admirateurs tourner timidement et respectueusement autour d'elle, prétendre que, si elle ôte son chapeau et le pose sur un montant de son cheval, c'est uniquement parce que le calorifère lui donne la migraine et nullement pour montrer ses beaux cheveux, ce serait mentir comme une profession de foi électorale. Pourtant la mignonne devient sérieuse, je vous assure, ou du moins veut le devenir. Elle travaille consciencieusement, fait des progrès, et sa dernière copie — le portrait de cette jeune marquise qui tient un bichon enrubanné sur ses genoux — n'est vraiment pas mal.

Précisément, cette copie procure à la gentille artiste une bonne aubaine.

Le père Issacar, le marchand de bric-à-brac du quai Voltaire, — un juif de l'ancien style, dont la sordide houppelando à brandebourgs donne des démangeaisons rien qu'à la regarder, — s'approche un jour de Maria, en train de crayonner une rose dans la perruque poudrée de sa marquise, et, après avoir soulevé un chapeau assez gras pour faire la soupe de toute une caserne :

— *Matemoiceille*, — lui dit-il. — *futriez fus me vabriquer une toussaine de bordraits de vamille ?*

La jeune fille ne comprend pas tout d'abord, mais, malgré son abominable charabia, le juif finit par s'expliquer.

Tout s'achète, de nos jours, même la noblesse. Pourvu que vous ayez un portefeuille suffisamment garni, rien n'est plus simple. Moyennant finance, vous vous procurerez, au Vatican, — deuxième corridor à droite, troisième porte à gauche, là, vous y êtes, — un titre de comte romain tout battant neuf. Une agence héraldique — voir aux annonces — plante et fait croître, à votre intention, un arbre généalogique à l'ombre duquel on pourrait donner un déjeuner champêtre de vingt-cinq couverts. Vous achetez un château à poivrières — les poivrières sont essentielles, — dans un coin de province bien réactionnaire. Vous visitez les châtelains d'alentour avec une fleur de lys d'or à votre cravate, vous vous manifestez comme légitimiste enragé et clérical féroce, vous donnez des dîners et des chasses, et le tour est joué. Parions que votre fils se mariera au faubourg Saint Germain, dans une famille qui descendra authentiquement des Croisés.

Seulement, pour exécuter cette agréable bouffonnerie, vous ne devez pas oublier certains accessoires, notamment les portraits de vos aïeux. Ils doivent orner les murailles du castel où vous régalez les hobereaux. Mais, dans le choix de cette galerie de famille, il faut du tact. Pas d'exagération, croyez-moi. Ne remontez pas trop haut. Ne vous attribuez pas, comme fondateur de race, un chevalier bardé de fer, hideusement peint sur bois, avec son écusson dans l'angle du panneau. Prenez date seulement du Vert-Galant. C'est plus vraisemblable. Contentez-vous d'un chef de dynastie, — chic Porbus, — dont la barbe grise descende sur une fraise bien tuyautée. Tenez ! j'en ai vu un très bien dans ce genre-là, l'autre jour, près de la place Royale, chez un revendeur de l'ancienne rue du Pas-de-la-Mule. Il y avait, précisément, un caniche qui levait la patte dessus pendant que je passais. Vous pourrez vous procurer cet aïeul-là dans les environs de quinze francs, en marchandant un peu.

Ou plutôt, non. Ne vous donnez pas tant de mal. Adressez-vous au spécialiste, au père Issacar. Soyez tranquille, il vit encore. C'est chez lui qu'on trouve de magnifiques aïeux ! Et pas cher ! si même vous consentez à ne descendre que de simples robins, le prix sera insignifiant. C'est pour rien, les présidents à mortier. Naturellement, si vous voulez être "d'épée", avoir du haut clergé parmi vos ascendants, le prix augmente. Mais il n'y a encore que le père Issacar pour vous donner, à un taux raisonnable, un évêque drapé d'hermine, ou un mestre-de-camp à perruque Louis XIV, avec le cordon bleu, s'il vous plaît, et une cuirasse sous son habit rouge.

Ce qui fait bien dans une série de portraits de famille, par